

A PROPOS DU NOBULE PRÉHISTORIQUE D'ARLON.

Par le (†) Dr. *Jules Brouta*,

membre de la "*Sociedad de Antropología, Etnografía y Prehistoria*"
de Madrid.

Publié par les soins de *N.-E. Weydert*

A PROPOS DU NODULE PRÉHISTORIQUE D'ARLON.

Par le (†) Dr. *Jules Brouta*,

membre de la „*Sociedad de Antropologia, Etnografia y Prehistoria*“
de Madrid.

Publié par les soins de *N.-E. Weydert*

Make any statement that is so true that
it has been staring us in the face all our
lives, and the whole world will rise up and
passionately contradict you.

Bernard Shaw.

„Too True To Be Good“ (Act. II).

Mach irgend welche Aussage, die so wahr
ist, daß sie dich dein Leben lang angestarrt
hat, und alle Welt wird sich erheben und
dir leidenschaftlich widersprechen.

Monsieur Herman Boulenger, professeur à l'Athénée Royal d'Arlon, a trouvé en 1930, près des sources de la Semois, un petit nodule, de la grosseur d'un oeuf de pigeon, de limonite ferrugineuse (minerai très dur qui raié le verre et l'acier), et couvert de signes „alphabétiformes glozéliens“. De cette trouvaille M. Boulenger a fait une description détaillée dans les „Annales et Bulletin de la Société Royale des Sciences Naturelles de Bruxelles“ année 1930, n° 9—10.

Il l'avait annoncée les 13 et 14 juillet 1930 dans le journal *L'Avenir du Luxembourg* lequel, on le sait, paraît à Arlon, et il avait trouvé occasion de rappeler sa trouvaille dans le même journal le 10 juillet 1931 à propos de Glozel.

Cette trouvaille a fait un certain bruit dans le monde qui s'occupe de préhistoire et dans les milieux que la fameuse affaire de Glozel ne cesse de passionner depuis plus de cinq ans.

Cette affaire de Glozel a encore eu un écho judiciaire vers la fin du mois de mars de la présente année, et l'on peut croire qu'on en parlera encore maintes fois.

Si le nodule en question avait été trouvé du côté espagnol des Pyrénées, au Portugal ou en Espagne, l'effet causé aurait certainement été beaucoup moindre, car, dans la péninsule ibérique, des trouvailles de ce genre sont faites à tout bout de champ, et les musées archéologiques espagnols et portugais sont littéralement bondés de pierres à inscriptions „glozéliennes“. En deçà des Pyrénées ces inscriptions ont été recueillies et étudiées pendant tout le dix-neuvième siècle par des savants tels que J. B. Erro, Heiss, Delgado, Hübner, Cejador et à leur suite, . . .

last least, par l'humble signataire des quelques pages présentes. Invariablement on a appelé *ibériques* ces inscriptions. Comme les caractères lithiques copiés, en Egypte, par Flinders Petrie, dans le désert libyen, par le Dr. Oric Bates, dans le Sahara et le massif de l'Atlas, par Bégouen, Reygasse et autres, en Crète et à Mycènes par Evans, et comme ceux recueillis en Asie Mineure, dans les trois grandes péninsules méditerranéennes (y compris pour l'Italie les caractères étrusques), en France, en Angleterre, au Danemark, en Norvège, en Allemagne, en Roumanie, en Transylvanie, se ressemblent parfaitement entre eux, il n'est pas trop logique de les appeler *glozéliens*.

L'origine de ces caractères remonte au Paléolithique et leur point de départ a probablement été l'Atlantide qui est pour nous la région de l'Atlas, à une époque où l'Europe était couverte d'une énorme couche de glace et à cause de cela inhabitable, alors que le Nord de l'Afrique et le Sahara, sous un régime de pluies abondantes, étaient sillonnés de grands fleuves et nourrissaient une population nombreuse parvenue à un degré de civilisation très élevé. Voilà pourquoi j'appelle les signes alphabétiques (non pas alphabétiformes) dont il est question, des signes *atlantiques*.

En comparant, ainsi que l'ont fait Erro et Cejador, ces caractères avec ceux des alphabets phénicien, grec-archaïque et romain, l'on peut voir clairement que ceux-ci remontent en ligne directe à l'alphabet de l'âge de pierre, et que, pour cette raison, la valeur phonétique de ce dernier est relativement facile à établir.

Les caractères préhistoriques ne sont pas, comme il a été supposé par un très grand nombre de ceux qui se sont occupés de cette question, des idéogrammes ni des pictogrammes, ni des symboles mystiques, ni des signes magiques, ni des marques de propriété, mais bien des signes purement phonétiques, et les graphies lithiques préhistoriques peuvent être déchiffrées aussi aisément, à mon avis, que les graphies classiques.

Mais, à l'heure qu'il est, il n'y a encore que bien peu de gens disposés à admettre la possibilité de l'invention et de l'emploi préhistoriques de l'écriture. Il en est de ceci comme il en a été d'autres découvertes archéologiques. Est-il besoin de rappeler les récusations irritées contre lesquelles d'emblée se heurtèrent Boucher de Perthes, quand il eut découvert l'homme fossile, ou Sautuola, qui avait trouvé les peintures rupestres? Le cas de Glozel a de nombreux précédents, que j'ai cités dans la préface à ma traduction française de *Ibérica* (volumes I et II) de Jules Cejador. L'existence de l'homme quaternaire et ses facultés artistiques ne sont plus mises en doute aujourd'hui, mais . . . l'écriture phonétique de ce même homme serait, comme dit notre cher poète Alfred de Musset: „*Une chose impossible et qui n'existe pas.*“

On oublie bien souvent que l'homme quaternaire a été précédé de l'homme tertiaire, et que l'humanité, considérée avec Pascal comme un seul et même homme a eu pour elle la longueur du temps (*longinquitas temporis. Cic. de Divin.*) que l'on évalue, s'il est permis de parler d'évaluation, à un nombre incalculable d'années (*innumerabilis annorum series. Hor. Odes III. 30*). Beaucoup de paléontologues se sont exercés à ces jeux de calculs, entre autres Verneau, Osborne, et très-récemment l'anthropologue italien G. Sergi.

Alors l'homme du paléolithique n'est qu'un épigone, qui cependant a joui d'un passé considérable où le temps pour apprendre à écrire ne lui aura certes pas fait défaut. Nonobstant ses outils et ses armes de pierre il n'était pas la *blonde brute* comme aucuns le semblent croire sur la foi de ce terme forgé par Nietzsche. Sa conformation cranienne témoigne hautement en sa faveur, et c'est avec raison que Evans, pour ne citer que lui, estime que l'homme de l'âge du renne avait assez d'intelligence pour concevoir un système d'écriture.¹⁾ Nous nous rangeons sous sa bannière, et nous croyons que l'écriture est venue à l'homme avec la mémoire et le culte des morts.

Mais il y a des *autorités* qui ne veulent rien savoir d'une écriture préhistorique. *Magister dixit* . . . et c'est Lubbock qui a dit que l'écriture n'a pas pu exister avant l'usage des métaux. C'est bien dommage qu'il ne se soit pas donné la peine de prouver quelque peu cette affirmation qui est répétée machinalement par ce qu'on appelle tout le monde.

Nous croyons que Lubbock a bien pu se tromper comme se sont trompés Cuvier, Virchow, Lyell, qui niaient l'existence de l'homme fossile, et ceux qui comme Mortillet, Carthailac et autres niaient l'existence de l'art préhistorique.

On n'a qu'à ouvrir ses yeux et son intelligence pour constater l'existence de l'écriture lithique. Presque partout où nous trouvons des traces de l'homme préhistorique, sur des rochers, sur des galets (comme à Arlon), sur des pierres tumulaires, sur des poteries et sur des armes et des outils on trouve des signes obstinément appelés alphabétiformes et qui sont parfaitement alphabétiques. Je crois que le jour est proche où le monde savant en conviendra et regrettera le temps perdu en conjectures absurdes, alors que la Préhistoire aurait pu faire une énorme enjambée au lieu de piétiner sur place, si l'on avait voulu ne pas fermer les yeux devant une vérité évidente.

L'invention de l'écriture linéaire phonétique suppose chez l'homme de l'âge de pierre une haute intelligence et un grand pouvoir d'abstraction, mais, au fond, elle n'a rien de mystérieux.

¹⁾ Arthur J. Evans, „The European diffusion of Primitive Pictography and its Bearings on the Origin of Script“, dans R. R. Marett, *Antropology and the Classics*. Oxford, 1904, pp. 17—18.

Herman Wirth²⁾, à mon sens, a pris des vessies pour des lanternes en entourant la genèse de l'écriture d'idées mystiques et transcendentales, et de notions astronomiques et cosmogoniques très compliquées. Sa thèse ne manque pas de séduction, comme toutes les pures constructions de l'esprit, mais derrière son formidable échaffaudage d'érudition on ne découvre qu'un château de cartes sans consistance et sans fondement.

L'écriture est un don des dieux, a dit Cicéron, et certes, peindre la phrase pensée, faire écho à la parole entendue par des signes tracés sur pierre ou papier est une chose si prodigieuse qu'on se demande comment les hommes ont pu rêver et aboutir à une pareille conquête, et où l'on peut puiser l'audace d'attribuer à l'homme préhistorique la plus merveilleuse des inventions. Et cependant c'est à l'homme préhistorique et non pas aux Phéniciens que nous osons penser en mémorisant les deux beaux alexandrins de Brébeuf pris dans sa traduction de la Pharsale de Lucain, et que voici :

„C'est de *lui* que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole et de parler aux yeux“,

vers que Gottsched dans sa grammaire allemande de 1762 a rendu avec bonheur de cette façon :

„Durch ihn kam vor der Zeit die edle Kunst ans Licht,
Wodurch man Wörter malt und für die Augen spricht!“

Lucain parle de l'invention de l'écriture dans les vers 220 à 224 du troisième livre de sa Pharsale. Ce poète latin partage avec la plupart de nos contemporains la plupart des préjugés qu'on peut avoir sur l'invention de l'écriture. Pour lui elle n'était à l'origine que symbolique et à contenu magique.

Il nous semble que tous les arts sont fortement liés ensemble. (Omnes artes, quae ad humanitatem pertinent, habent commune quoddam vinculum. *Cic. Pro Archia Poeta.*) Les artistes peintres et sculpteurs rupestres ont donc été de taille à inventer au cours des siècles l'écriture.

Les inscriptions de l'âge de pierre ne contiennent rien qui indique des connaissances cosmogoniques compliquées comme celles que Wirth suppose chez les hommes inventeurs de l'écriture. Dans l'élaboration de celle-ci il est impossible de découvrir aucun élément symbolique ou mystico-religieux, mais au contraire, l'aspect pratique et utilitaire y saute aux yeux dès le commencement.

Avant que de procéder il me faut ici faire la remarque que là où dans la suite notre lecteur trouvera un astérisque (*) accompagné d'un uméro (* 1), il a devant lui un renvoi à ce

²⁾ Herman Wirth, *Der Anfang der Menschheit*. Verlag bei Eugen Diederichs in Jena. 1928.

numéro de la page clichée ci-annexée, où il trouvera désigné par ce moyen le caractère que le compositeur ne peut faire imprimer dans le texte.

Les signes de l'alphabet lithique³⁾, bien évidemment l'archétype ou patron de nos alphabets classiques, ne sont, ni plus ni moins, que des figurations réalistes des formes qu'affecte l'organe vocal, la bouche, en émettant des sons articulés, ou encore des esquisses stylisées d'êtres et d'objets propres à suggérer des sons de cette espèce. Je ne dispose pas ici d'un espace suffisant pour exposer en entier cette théorie, mais j'espère que les exemples que je vais citer suffiront pour convaincre mes lecteurs.

Dans l'écriture primitive, le son A est figuré par deux lignes formant un angle aigu ouvert par en bas, ordinairement un V renversé (* 1), ou bien par une courbe en forme d'anse, un U renversé (* 2). C'est la bouche ouverte, la séparation des mâchoires nécessaire pour prononcer ce son. Dans les inscriptions ibériques, on retrouve plus de 40 formes différentes de la lettre A (un point entre les deux branches, une barre transversale, une ramification intérieure latérale etc. etc.), mais toujours l'idée fondamentale, l'intention de représenter la séparation des mâchoires est nettement reconnaissable. Ce signe (et on peut en dire autant des autres signes lithiques) n'est pas nécessairement ouvert par en bas, il peut affecter, surtout dans certains monogrammes, toutes les positions possibles comme le dit Flinders Petrie dans son livre sur l'alphabet: *The Formation of the Alphabet*.

Ajoutons qu'il ne faut pas s'étonner que les inscriptions préhistoriques se lisent de droite à gauche, de gauche à droite, de haut en bas, de bas en haut indifféremment.

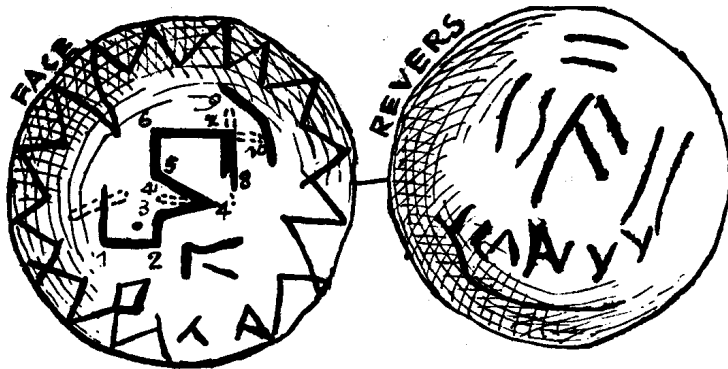
Le signe O est l'image de la bouche ronde (*os rotundum*). Ce son ne peut être prononcé sans qu'on arrondisse les lèvres et sans qu'on ménage, entre le palais et la langue, un espace ovulaire. Dans quelques inscriptions frustes, sur des pierres dures où la gravure de lignes courbes est peu aisée, la lettre O affecte parfois une forme carrée, polygonale et même triangulaire.

La lettre I est une courte ligne droite, et en effet, le son en est prononcé par la langue formant un creux longitudinal, un étroit canal par où passe le souffle, émis par le poumon. C'est le son le plus aigu. Dans l'écriture primitive il est figuré non seulement par une simple ligne droite, mais aussi par une flèche, à une ou deux barbes.

E est le son le plus aisé, le plus rassis, le plus indifférent, en quelque sorte. Pour l'émettre il ne faut presque pas ouvrir

³⁾ Voir la page clichée ci-annexée et Cf. *Flinders Petrie: The Origin of the Alphabet* (Sciontia) et *Julio Cejador: Ibérica I. II. (Traduction de Dr. J. Brouta. Paris 1929. Paul Catin).*

LE NODULE PRÉHISTORIQUE D'ARLON.



ALPHABET LITHIQUE.

- A: $\Omega, \Lambda, \Lambda, \Lambda, \Omega, \Lambda$. ^{RENVOIS} *1 *2
*2 *4
- E: Π, Π, H, Γ . *3
*3
- I: I, I, \uparrow .
- O: $O, O, \diamond, \Delta, \phi$
- U: $U, V, \psi, \psi, \gamma, \psi, \psi$. *4
*4
- B: $\omega, \ominus, \odot, \phi, \phi, \phi$. *5
*5
- L: $\Gamma, \Gamma, \Gamma, \Gamma, \Gamma, \Gamma, \lambda$.
- M: ω, ω, M . *6
*6
- N: $v, \nu, \nu, \nu, \sim, H$ *7
*7
- R: $\hat{D}, \hat{D}, \hat{P}, \hat{P}, \hat{R}, \hat{R}, \hat{R}$. *8 *9
*8 *9
- T, D, Th: T, \dagger, T .
- S, C, Z, X: $\dagger, \times, \ll, \times, \zeta, C, X$
 $\ast, \ast, \#; \zeta, \zeta, S, \Sigma$.

les mâchoires qui restent pour ainsi dire parallèles. Deux lignes parallèles, en effet, forment ce signe II dans l'Alphabet lithique, signe qui ressemble à l'éta grec, H, où les deux lignes parallèles sont reliées par une barre transversale, mais on a aussi les parallèles horizontales (* 3) et reliées par une verticale et en ajoutant une troisième parallèle, on a la lettre romaine E. Toutes ces variantes se retrouvent dans l'alphabet lithique d'où sont dérivés les alphabets historiques.

U (ou) a de toutes les voyelles le son le plus profond. Il se forme au fond du gosier, la langue, les joues et le palais formant un espace encore plus ample que lorsqu'on prononce O, et les lèvres s'allongeant. Son signe est l'image d'un objet creux, d'un pot, d'un vase, soit à angle aigu, soit tronqué en courbe: V, U. Le *y grec*, Y, est un vase à pied, ou une coupe (* 4). Ces différentes formes se retrouvent dans les alphabets lithiques.

Le même système simple, logique, conforme au but, qui est d'être compris, a présidé à la formation des consonnes. Ainsi les sifflantes sont l'image du serpent, l'animal sifflant par excellence, — image ou arrondie S, ou anguleuse Z, ou elles se représentent par les symboles du vent: les quatre vents, une croix +, X, ou la rose des vents, une étoile *. La fameuse svastica n'est qu'une sifflante dans l'écriture primitive.

B et M, qu'on prononce en réunissant les lèvres, sont des images des lèvres fermées, de la bouche en coeur (* 5 = B), (* 6 = M). Dans l'écriture crétoise stylisée un coeur représente la lettre M.

Il n'est pas une seule lettre, dans les alphabets classiques (ainsi que dans le phénicien, l'hébreu, le futharkh, l'égyptien pré-dynastique, l'assyrien précunéiforme, le chinois archaïque etc.) qui ne puisse être dépistée dans l'alphabet de l'âge de pierre.

Donc, étant donnée la simplicité logique qui règne dans la morphologie de l'écriture, il n'est nullement exagéré d'affirmer que la lecture des graphies lithiques est aussi aisée que celle des graphies classiques et qu'en tenant strictement compte de la visée finaliste de chaque signe, il est impossible de se tromper sur la valeur phonétique des signes, chacun d'eux étant un „phonogramme“ exact. La valeur phonétique des signes ibériques ou atlantiques est donc connue.

Or nous pouvons corroborer ce que nous venons de dire par certaines médailles ibériques dont les légendes ont une signification indubitable (Celsa, Lucena, Abdera, Iturgi, etc.) et j'ai pu déchiffrer des graphies lithiques de ces médailles en nombre suffisant pour qu'on puisse en former un *Corpus Inscriptionum Lithicarum* assez volumineux.

Là nous touchons des documents parlant indubitablement, nos documents providentiels, et ces médailles sont pour nous et notre méthode de déchiffrement nos „**pierres de Rosette**“.

Mais il ne suffit pas de *déchiffrer* ces inscriptions, il faudra aussi savoir les *traduire*, si nous voulons apprendre quelque-chose au sujet de nos lointains ancêtres. Eh bien, l'admirable instrument dont nous pouvons nous servir à cette fin, depuis que Cejador a déchiffré et traduit les inscriptions de toutes les médailles ibériques enrégistrées par Hübner, c'est la langue basque qui était parlée dans toute l'Ibérie encore du temps des Romains, la plus ancienne langue que nous connaissions et qui, j'en suis profondément convaincu, a été la langue primitive du nord de l'Afrique, de tout le bassin méditerranéen et de l'Europe entière avant les langues indogermaniques ou indo-européennes qui d'ailleurs parfois s'expliquent par le basque. Cette langue basque, jamais elle ne m'a laissé en défaut, pour interpréter non seulement les inscriptions ibériques, étrusques et pélasgiques, mais encore celles trouvées en Ecosse par Foat, celles recueillies en Scandinavie et, comme nous allons voir tout de suite, celle du nodule préhistorique d'Arlon.

En haut de la page clichée ci-jointe le lecteur bénévole verra reproduit, avec la gracieuse permission de M. le professeur Boulenger, le dessin du susdit nodule d'Arlon que ce savant professeur avait inséré dans son article précité.

En regardant sous la loupe les photographies du nodule que je dois à l'amabilité de M. le professeur J. P. Frank de Diekirch, auquel doivent aller mes remerciements, ainsi qu'à M. N. E. Weydert, je me suis aperçu que quelques traits que je marque par des lignes pointillées avaient échappé à l'observation d'ailleurs excellente de M. Boulenger.

Maintenant jetons la vue avec attention sur la face. Tout en bas, dans la lacune de *l'exergue* ou du bord en zigzag, nous voyons, lisant de droite à gauche AT, et au-dessus de ces lettres: IL (encore de droite à gauche et de bas en haut). Puis, au centre il y a un monogramme, à lire de gauche à droite. La première lettre est une sifflante en forme de croix de Saint André, un X romain ou un *chi* grec majuscule que nous traduisons en basque, par un Z. Les lignes en angle droit 1, 2, 3, avec un point au milieu, sont un A; puis la ligne brisée 1, 2, 3, 4 forme un N dont les branches sont écartées; 3, 4, 5 sont un A et 4, 4' un I; 5, 6, 7, 8 un E; 9, 8, 6, 10 un X=S; enfin le trait courbe, à droite, est un C=K.

Dans les inscriptions lithiques, il arrive comme dans l'écriture de certaines langues parlées aujourd'hui, par exemple l'hébreu et l'arabe, que les voyelles entre consonnes sont sous-entendues; parfois elles le sont également au commencement d'un mot avant une consonne, ou après une consonne à la fin d'un mot.

L'inscription du revers se présente comme suit. En bas, la ligne courbe (image du serpent), qui finit en haut, par un U, est une sifflante: Z; ensuite nous lisons L, puis A (celui-ci sans

barre transversale). Maintenant un monogramme qui, à première vue, semble être AL, mais (remarquez la petite échancrure à la gauche du sommet) qui est RL. Le R lithique a la forme d'un triangle (le coup de poing paléolithique, ou d'un grattoir D. Cette arme ou cet outil, en langage primitif (basque) s'appelait *ar*=pierre. Le nom de R, dans l'alphabet primitif, était donc *ar*. Plus tard, la pierre taillée reçut un manche et forma une hache ou un marteau, et le R prit la forme suivante: (* 8) (c'est encore le P grec). En dernier lieu, cet engin laissa voir un bout de corde ou de lanière attachant la hache à sa manche, et le R prit la forme suivante (* 9); enfin, le bout de corde s'allongeant un peu plus, le R eut sa forme romaine actuelle. J'entre dans ces détails pour montrer, une fois de plus, que la formation de l'écriture n'a rien de mystérieux.

Après RL nous voyons deux U, et en avançant dans notre lecture à la façon *boustrophédon*, nous marquons E (deux lignes parallèles, ensuite IL (ici L a la forme du lambda), puis une ligne à deux courbes qui est une articulation chuintante le TCH basque, puis encore une ligne brisée qui est la sifflante Z (cette sifflante a plus d'une douzaine de signes différents dans l'alphabet lithique) et, enfin, en haut, E (deux parallèles).

Nous allons à présent mettre au net en majuscules latines l'inscription entière, en marquant par des minuscules les voyelles supplées. Voici la *face*:

ATA IL ZANAI ESKai

et le *revers*:

ZUL ARLU UE IL eTCHe ZE

Demandez au premier basque venu, paysan ou pêcheur, ce que ces mots signifient, et, sans hésiter il traduira:

Ata il = père mort.

Zanai = aux défunts.

Eskai = clôture de branches tressées.

Zul-arlu-ue = couche de bois pierre et terre, *ue* = couche; *lu* = terre; *ar* = pierre; *zul* = bois.

Il-etche-ze = petite maison funéraire, *il* = mort; *etche* = maison; *ze* = petite; le mot *Toten-häus-chen* rendrait exactement ce vocable basque.

Notre nodule serait donc une pierre votive qui appartiendrait au néolithique *supérieur*, vu l'allusion à la maisonnette funéraire en usage à cette époque et même longtemps après, aux âges énéolithique et sidérique. (Cf. Hans Hahne. *Totenehre im alten Norden*. Eugen Diederichs. Jena 1929.)

Cette pierre votive est dédiée au culte d'un père mort. L'inscription traduite en phrases courantes serait donc la suivante: „Notre père est mort. Il faut donc lui construire, comme c'est l'usage pour tous les défunts, sur un terrain entouré d'une clô-

ture en branches tressées, une couche en bois, en pierre et en terre (pour ses restes mortels) et une maisonnette funéraire."

Soit dit en passant que le mot ARLU signifie „terre pierreuse“ (Stein-Boden), endroit de carrières de pierre. Cela nous donne probablement l'étymologie du toponyme Arlon, localité célèbre autrefois par ses carrières dont on me dit qu'il y a encore des traces de toute évidence.

Rappelons à cet endroit en parenthèse et en passant qu'une des gloires littéraires de la ville d'Arlon a été l'humaniste *Latomus* qui cependant ne dérivait pas son nom des multiples anciennes latomies ou carrières d'Arlon, mais de son patronymique plébéien et roturier de Maçon qu'il n'avait fait que latiniser.

La ville d'Arlon, chef-lieu du Luxembourg belge, l'antique Orolaunum gallo-romain, cette ville de l'ancien Duché de Luxembourg, notre Arel, célébré dans une belle chanson de notre ménestrier vieillard Theys l'Aveugle pour son monticule où résident des commères joyeuses comme celles de Windsor, est la petite ville qui pour son aimable dignité bourgeoise a mérité les éloges, à son retour de Valmy et de Verdun, du grand poète allemand Goethe, dont au mois de mars 1932 le monde entier a célébré le centenaire en même temps que la science archéologique, surtout en France, remémora la fameuse inscription trilingue de Rosette, et célébra le centenaire de l'illustre Champollion.

Mais, après cette digression, revenons à notre nodule.

Il est à remarquer que le mot IL se trouve sur les deux faces du nodule. Ce même mot doit être lu sur le nodule du lac de Neufchatel trouvé en 1917 par le colonel Kinsbergen et qui serait, d'après M. Boulenger, „une sorte de V suivi d'un I. Le L, pour peu que son angle soit aigu, est précisément une sorte de V.

J'ai trouvé ce mot IL dans des centaines d'inscriptions lithiques qui en prouvent le caractère funéraire, et c'est là un détail très-intéressant sur lequel je me propose d'écrire au long dans la *Revue d'Anthropologie* de Madrid.

En attendant, ami lecteur, saluons ensemble les clartés nouvelles qui comme une aube printannière apportent une bonne espérance, et qui, réveillant des pierres somnolentes, iront lentement illuminer, pour nous d'un jour nouveau les sentiers traversés par nos premiers ancêtres dans les lointains profonds de la préhistoire.

L'ami qui a mis au jour les pages qui finissent ici prie le lecteur bienveillant de bien vouloir pardonner ses inadvertances qu'aurait corrigé à coup sûr le cher défunt. —

Dr. Julio Brouta †.

9. III. 1866—17. VI. 1932.

Von M. Weydert.

Als Dr. Julio Brouta, der im Jahre 1885 seine Studien am Athenäum zu Luxemburg absolvierte, seinen Aufsatz „*A propos du nodule préhistorique d'Arlon*“ für „*Ons Hémecht*“ schrieb, dachte er wohl nicht, daß er das Erscheinen desselben nicht mehr erleben würde.

Am 31. Mai 1932, 17 Tage vor seinem Hinscheiden, schrieb er: „In diesem Sommer werde ich wahrscheinlich, ehe ich weiter nach Norden reise, einen kurzen Aufenthalt in *Tarbes* nehmen, denn meine südfranzösischen „Anhänger“ bestehen darauf, dass ich dort einen Vortrag halte über „Entzifferbarkeit der Steinzeit-Inschriften.“

Dr. Julio Brouta ist der Übersetzer ins Spanische von *Bernard Shaw's* Werken. Letzten Winter hatte er *Shaw's* jüngstes Stück „*Too true to be good*“ übersetzt. In seinem Briefe vom 31. Mai schrieb er: „*Bernard Shaw* hat mir versprochen, meinen Artikel über „*Entzifferbarkeit der Steinzeit-Inschriften*“ zu übersetzen und in einer englischen *Revue* erscheinen zu lassen. Aber das ist wahrscheinlich „*Too good, to be true.*“

Am 26. Dezember 1931 hatte Dr. Julio Brouta geschrieben: „Vor einigen Tagen hatte ich die Genugtuung, dass Miss Bayle, die Sekretärin des größten französischen Archäologen *l'abbé Breuil*, sich an mich wandte mit der Bitte um Entzifferung einer ganzen Reihe von Inschriften.

Also auch Breuil ist jetzt bekehrt und glaubt an die Schriftkunst der Steinzeit. Das ist eine bedeutungsvolle Tatsache. Ich habe natürlich die gewünschten Entzifferungen sofort geliefert. Eine Inschrift lautete:

Illei ohitu:

Mortuos memento.“

Im November 1931 hatte er geschrieben: „J'ai déchiffré tout ce que l'on connait en fait d'inscriptions étrusques, ainsi que les inscriptions préhistoriques écossaises que l'on vient de découvrir.“

Bis in die letzten Tage hinein arbeitete Dr. Julio Brouta an einem Werke, das die Krone seiner mühevollen Forschungen in vorgeschichtlicher Sprachwissenschaft werden und in nächster Zeit auf spanisch, französisch, englisch und deutsch erscheinen sollte. Doch der Tod kam, wie ein Dieb in der Nacht, und bereitete dem begeisterten Schaffen unseres Freundes ein unerwartetes Ende. Sein Leben war voll Arbeit und Mühe.

R. I. P.